

Le terrorisme :

La radicalisation terroriste est liée à de nombreuses frustrations. Comment en tenir compte pour assurer un vivre-ensemble décent ? Comment éviter le risque de gouverner par la peur ?

I) Le terrorisme aujourd'hui

a) Le terrorisme repose sur l'effroi

Raymond Aron a eu une formidable intuition en définissant le terrorisme par la peur qu'il engendre, comme étant un acte dont les effets psychologiques sont hors de proportion avec ses effets physiques. L'essence du terrorisme serait donc dans l'acte d'effroi, menaçant les résistances psychiques bien plus que les corps. Il se distingue en cela des guerres ou même de la guérilla qui se servent de la peur comme d'un instrument mais nullement comme d'une fin, comprise, celle-ci, comme l'anéantissement des corps ennemis. Si le terrorisme repose sur l'effroi c'est avant tout qu'il opère à l'aveugle, usant de moyens de mort indiscriminés, touchant en tous lieux et en tous temps, tous types de population. C'est donc bien l'acte qui fait le terrorisme, mais un acte particulier, qui a comme singularité de refuser la perméabilité entre les espaces privés et publics que la bombe ou la fusillade réunit. Dans le sang versé se mêlent les culpabilités imposées par le terrorisme : il n'est plus de civils innocents ou de militaires ennemis, plus de politiques à combattre ou de passants insouciant. L'acte terroriste a prétention à unifier dans l'affront l'Etat honni et sa population ; il agit sur les civils, compris comme des complices, pour mieux combattre la puissance publique. Car derrière l'action indiscriminée, c'est évidemment et systématiquement l'Etat qui est attaqué, incapable à la fois d'assurer la protection qu'il doit à ses administrés, incapable également de maintenir cette distinction entre le privé et le public, fondement historique de sa légitimité. Le terrorisme est en cela toujours un acte contre l'Etat, même - ou surtout - lorsqu'il s'agit d'un terrorisme d'Etat¹

Xavier Crettiez, les modèles d'appréhension du terrorisme, article paru dans *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, n°38, 2000

b) Le rôle des médias

Le mimétisme est donc le mécanisme structurant la relation et lui conférant sa spécificité quels que soient les différents emboîtements des éléments qui la composent. Pourtant ce mécanisme qui associe identité et rivalité des acteurs directs ne saurait à lui seul rendre compte de la complexité de la relation, car ce serait oublier que celle-ci se joue devant un public par l'intermédiaire des médias. » De ce tiers que sont les médias il a été dit qu'ils constituaient un des milieux de l'action terroriste dès lors qu'ils étaient partie prenante de la mise en scène des conflits, des attentats, voire de la gestion quasi affective de leurs effets, les

¹ D'une part donc le terrorisme est un acte conçu comme injection de désordre afin de mimer, voire de détruire tel ordre politico-culturel, et d'autre part il peut être moyen d'instauration et/ou de perpétuation d'un ordre politique. En tant que fondement même de l'exercice du pouvoir interne visant la création continuée d'un ordre totalitaire le terrorisme se fonde sur une organisation logique de la peur, et une organisation plus ou moins bureaucratique systématique de la répression, sur un principe statistique de diffusion de la terreur pour reprendre la formule d'A. Malraux. Dictionnaire éthique et philosophie morale

attentats étant alors articulés presque directement sur la machinerie secrète des petites terreurs intimes de chacun. D'une manière plus essentielle encore, c'est parce que la structure médiatique mondiale connecte, en temps réel, la plupart des événements politico-stratégiques et que chaque acteur potentiel peut sentir se répercuter vers lui tout fait se produisant en n'importe quel point de l'espace-temps conflictuel, que les multiples pratiques terroristes sous les « conditions de l'équilibre de la terreur nucléaire ont pris une telle ampleur. Il est particulièrement saisissant que cette sorte d'éclatante et noire réalité qui gît dans le délire chaotique des images télévisuelles produise une indéterminable proximité de la terreur. Le jeu des médias ne doit pas être surestimé. Il ne peut « assurer l'enracinement de telle ou telle organisation terroriste » ; la volonté de se présenter comme rival et égal de l'Etat (...) fonde moins la stabilité de l'organisation qu'elle ne mène par le jeu de la rivalité mimétique à une escalade de la violence tout à fait déstabilisante ». Et ce d'autant plus que dans bien des cas l'on se trouve très vite confronté à un vertige de l'interprétation, dès lors qu'en dépit de procédures de reconnaissance et d'identification relativement élaborées, il arrive parfois, ainsi que l'écrit Baudrillard, que « toutes les hypothèses de manipulation soient réversibles dans un tourniquet sans fin.

Noyer, notions philosophique, art. terrorisme

c) Le terrorisme de proximité

« On ne vise plus des cibles politiques ou symboliques. Nous sommes entrés dans l'ère du terrorisme de proximité »

Les attentats du 13 novembre correspondent à une toute autre logique : on ne vise plus des cibles politiques ou symboliques, on sème la terreur dans des lieux apolitiques – un stade de foot, une salle de concert, des bistros. Nous sommes entrés dans l'ère d'un nouveau terrorisme, plus dangereux encore, le terrorisme de proximité. N'importe quel lieu peut faire l'objet d'une attaque ; le déclin du terrorisme « politique » ouvre le champ des menaces et des victimes. C'est terrible à dire, mais avec 130 morts, on s'en tire à minima. Cette désymbolisation du terrorisme fait que la société même devient une proie. On entre dans le cadre d'une « guerre sociale » dont le message est atrocement clair : « Vous êtes nos ennemis en tant que vous êtes ce que vous êtes. » La terreur qui nous saisit devant ce nouveau visage du terrorisme ne doit pas faire oublier qu'il y a un deuxième objectif : mobiliser une frange de la population musulmane contre le mode de vie occidental, jugé décadent et impie. Bien que minoritaire, cette frange peut, selon les terroristes, l'emporter précisément parce que les membres des sociétés occidentales seraient faibles et craintifs, en un mot qui dit tout pour eux, efféminés. S'il fallait résumer la mutation en cours, je dirais donc ceci : Ben Laden et ses émules incarnaient le stade « léniniste » du terrorisme islamique ; ils faisaient de la grande politique. Là, on veut rester au plus près du terrain et allumer le brasier de la guerre civile, levier d'une prise du pouvoir non seulement en Occident, mais sur l'Occident.

La rupture que vous évoquez se retrouve-t-elle dans le profil des assaillants ?

Les djihadistes de Ben Laden étaient au départ des combattants aguerris ayant servi en Afghanistan, avec une formation militaire poussée. Ici, nous parlons de jeunes gens qui sont nés et ont grandi en Europe, et qui ont appris le maniement des armes lors de séjours parfois très courts en Syrie. Leur radicalisation est liée à un malaise qui ne se limite pas aux seules difficultés économiques et sociales. L'explication par la pauvreté ou la précarité est courte de vue. Le maître d'œuvre présumé des attentats, le Belge Abdelhamid Abaaoud, était parti pour réussir dans la vie ; il devait prendre la suite de son père dans le commerce de vêtements. Son parcours, comme celui de ses affidés, suit un chemin en trois temps : trouble identitaire, délinquance, conversion religieuse. Ce sont de nouveaux soldats, avec une autre vision du monde que les professionnels de la guerre à la Ben Laden

Marcel Gauchet, Attentat, Terrorisme, Terreur, Cité, Politique, philosophie, laïcité, Hobbes, Rousseau, philosophie magazine, 03/12/2015

II) Profil du terroriste

a) Les terroristes ne sont donc pas l'expression d'une radicalisation de la population musulmane, mais reflètent **une révolte générationnelle** qui touche une catégorie précise de jeunes. Pourquoi l'islam ? Pour la deuxième génération, c'est évident : ils reprennent à leur compte une identité que leurs parents ont à leurs yeux galvaudé : ils sont « plus musulmans que les musulmans » et en particulier que leurs parents. L'énergie qu'ils mettent à reconverter leurs parents (en vain) est significative mais montre à quel point ils sont sur une autre planète (tous les parents ont un récit à faire de ces échanges). Quant aux convertis, ils choisissent l'islam parce qu'il n'y a que ça sur le marché de la révolte radicale (pour adhérer à l'ultra-gauche, il faut avoir lu, ce que ne font pas ces jeunes). Rejoindre Daech, c'est la certitude de terroriser.

Olivier Roy *Ledjihadisme est une révolte nihiliste, le monde*, mercredi 25 novembre 2015

b) Si un **portrait-robot** psychologique n'explique pas le tueur suicidaire, la sociologie et l'anthropologie pourraient-elles nous aider ? L'anthropologue Scott Atran, qui a rencontré des combattants de l'organisation Etat islamique et de jeunes djihadistes européens, avance plusieurs explications. Dans l'allocution inquiète qu'il a prononcée, le 23 avril 2015, au Conseil de sécurité des Nations unies, il parle du « *côté obscur de la mondialisation* » : « *humiliés* » par la manière dont on les traite, eux et leurs parents, ne se considérant plus « *ni Français ni Arabes* », rejetés comme musulmans, rompant avec leur famille, une poignée de jeunes Européens « *sans aucune attache, qui se débattent dans une quête d'identité sociale* », récusent les normes et les valeurs de nos sociétés. Ils se radicalisent, cherchent des formes d'action et d'existence « *qui leur apportent du sens et de la gloire* ».²

Mais cette explication par le « *terreau* » ne nous dit pas pourquoi ces jeunes Français tuent à l'arme de guerre, en plein concert, des compatriotes désarmés.³ (...) Mais Scott Atran ne cherche pas à excuser, il veut comprendre. Il avance encore, citant le philosophe irlandais Edmund Burke (1729-1797), que répandre la terreur peut fasciner certains : « *L'être humain éprouve un sentiment de délice particulier face au spectacle de la terreur, car il y voit la manifestation de forces supérieures, sans limite et incompréhensibles, proche de la terreur de Dieu.* »

² **L'humiliation des vaincus trouve revanche dans l'exaltation identitaire et le religieux.**

Les vaincus de l'histoire apparaissent soudain comme les vainqueurs de la rue. Une leçon à retenir quand, dans les prisons d'aujourd'hui, on sait que certains imams persuadent des délinquants qu'ils peuvent se réhabiliter en servant la cause de l'islamisme. Vaincus de l'histoire sociale, ces délinquants deviennent des héros virtuels.

« Le ressentiment des jeunes Français d'origine maghrébine vis-à-vis de la colonisation est plus profond qu'on ne le croit. » Et l'importance du ressentiment, sur lequel vous avez beaucoup écrit ?

Le principal danger de notre époque réside en effet dans la conjonction de puissants ressentiments. Le premier renvoie à cette colonisation dont de jeunes Français d'origine maghrébine ressentent toujours les effets, bien qu'ils ne l'aient pas connue. Leur ressentiment est plus profond qu'on ne le croit. Le deuxième est celui de tous les pays de l'Est anciennement soumis par le communisme : ils éprouvent un vif ressentiment à l'égard de la Russie, légitime mais... explosif. Pour résoudre la question des migrants ou du terrorisme, la Hongrie, la Pologne ou la Bulgarie ne font pas preuve d'une grande énergie. Ils nous disent que s'ils ne nous aident pas, c'est parce que nous ne les avons pas aidés quand ils étaient sous le joug soviétique... Il faut souligner que le temps ne suffit généralement pas à calmer tous ces ressentiments — celui de Ben Laden vis-à-vis des Américains remontait à l'expulsion des Arabes d'Espagne — et qu'il faut donc travailler à les éteindre.

L'Aveuglement. Une autre histoire de notre monde, de Marc Ferro, lettre d'info

³ Elle suscite même des critiques indignées. A l'Assemblée nationale, le 25 novembre 2015, le premier ministre, Manuel Valls, s'est emporté : « *Aucune excuse ne doit être cherchée. Aucune excuse sociale, sociologique et culturelle.* »

Ce serait cette force de sidération de l'acte terroriste qui fascine les jeunes kamikazes, parce qu'elle leur apporte, analyse l'anthropologue, un terrible « *sentiment de puissance* ». Dans nos sociétés où donner un coup de poing peut mener devant un officier de police judiciaire, l'attentat terroriste induit un état de stupeur qui « *prive l'esprit de tous ses pouvoirs d'action et de raisonnement* ». C'est cet effroi que répandent les terroristes, cette terreur devant la mort qu'eux-mêmes défient – parfois en prenant des amphétamines pour commettre leur crime – qui les fascinent. Tout en leur assurant une notoriété médiatique instantanée. « *Ce qui les inspire au plus haut point, poursuit Scott Atran (revue Cerveau & Psycho n° 66, 2014), n'est pas tant le Coran ou les enseignements religieux qu'une cause excitante et un appel à l'action qui promet la gloire.* »

Frederic Joignot, *Dans la tête d'un kamikaze*, le monde 9 janvier 2016

c) Selon Farhad Khosrokhavar, il faut distinguer les *causes sociales* de leur radicalisation (éclatement familial, exclusion) et son *combustible* religieux (choix du djihadisme, culture du martyr). Au départ, il y a le sentiment d'être enfermé dans un monde clos et déshumanisé, celui de la banlieue. Cette situation produit un affect de rage, que le sociologue appelle la « *ghettoïsation intérieure* ». Il se traduit dans des comportements de déviance et de délinquance qui conduisent certains en prison. Or la prison est le lieu des rencontres décisives. À ceux qui s'étonnent qu'elle soit le premier terreau de formation des djihadistes, Marc Trévidic réplique : « *Les délinquants paumés sont hyperréceptifs à un discours qui leur propose de rompre avec leur vie passée de mécréants pour devenir de bons musulmans.* » Il suffit qu'ils tombent sur un « maître à penser » habile qui saura leur démontrer l'oppression dont ils sont l'objet. « *La prison, remarque Khosrokhavar, est le creuset où se développe le malaise identitaire des jeunes générations issues de l'immigration nord-africaine, ne serait-ce qu'en raison de leur proportion au sein de la population carcérale : alors que les musulmans ne forment que 8 % de la population française, ils constituent plus de la moitié des détenus. Dans les grandes villes, le taux de détenus se réclamant de la religion d'Allah oscille entre 40 et 70 % de la population carcérale.* » (Précisons cependant que le recensement sur la base de la croyance étant interdit, les données officielles n'existent pas.)

« *En devenant des chevaliers de la foi, ils se prennent pour une sorte d'élite* »

Sans affect ? L'expression revient à maintes reprises chez Claude Moniquet. Cet ancien agent de renseignement de la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE) a fondé un centre d'analyse et de conseil spécialisé dans le terrorisme, l'European Strategic Intelligence and Security Center, et est l'auteur de *Néo-djihadistes* (Éd. Jourdan, 2013). Selon lui, on se focalise trop sur la dimension religieuse, alors qu'on devrait se concentrer sur le profil psychologique de ces gens qui viennent souvent de familles complètement déstructurées où la figure paternelle est inexistante et la violence monnaie courante. « *La radicalisation joue moins sur un processus intellectuel que sur une structuration de la révolte. Quand Coulibaly tire sur un flic, il ne vise pas seulement un représentant de l'État, c'est aussi un délinquant qui a des comptes à régler – son meilleur pote s'est fait descendre devant lui par un flic. Le fanatisme religieux est l'habillage d'une rage antisociale.* » Mais à ce profil s'ajoutent « *presque systématiquement* », selon Moniquet, des traits psychopathologiques : « *Nombre d'entre eux se retrouvent chez les djihadistes, en particulier l'absence d'affect. N'ayant eu aucun exemple affectif de référence, le sujet ne peut pas ressentir d'émotion. Il a tendance à chosifier les autres qui deviennent de simples supports de ses fantasmes. Souvenez-vous de la manière dont l'un des Kouachi a "achevé" le policier du boulevard Richard-Lenoir : sans s'arrêter, ni même le mettre en joue, en regardant ailleurs, comme s'il se débarrassait d'un simple obstacle sur son passage.* » Ce constat conduit l'ancien agent à douter des espoirs qu'on met aujourd'hui dans la « déradicalisation ». « *Que faire avec ceux qui vont revenir de*

Syrie ? D'abord, la majorité ne reviendra pas. Ensuite, notre intérêt est de "fixer" les vrais djihadistes sur place et de les neutraliser purement et simplement. »

Djihadisme, Marcel Gauchet, Farhad Khosrokhavar, Islam, Terrorisme, fanatisme, Déradicalisation, Dounia Bouzar, Martin Legros, philosophie magazine

III) De quelle guerre s'agit-il ?

a) marché global de la terreur

Dans des conditions de fragilité identitaire, comme en Europe aujourd'hui, l'autre qui vit parmi nous peut être rejeté parce qu'il « nous » agresse par sa présence. La « légitime défense » est invoquée pour justifier la stigmatisation de cet ennemi. C'est ce nouveau différentielisme guerrier qui est très présent dans les discours actuels pour fonder la réduction des libertés publiques ou la déchéance de la nationalité, mesures sans rapport avec la sécurité concrète. Qui pourrait croire qu'un jihadiste prêt à se faire sauter pourrait être dissuadé par la perspective de perdre sa nationalité ? Au contraire, ces discours belliqueux alimentent les délires des nouveaux terroristes qui sont le plus souvent des jeunes caïds ratés et frustrés, sans culture théologique, mais assoiffés de guerre.

Comment les nouvelles formes de terrorisme prospèrent-elles dans un cet univers mondialisé ?

Outre les flux humains et de marchandises, la globalisation se caractérise par des échanges d'informations, de loin les plus intenses. C'est à travers eux que circulent les désirs et les frustrations. Une bombe qui explose à Gaza retentit aussi pour un Français d'origine maghrébine de la banlieue de Lyon : il se sent « quelque part » palestinien, et il va peut-être voir son voisin juif comme un ennemi sioniste (et inversement). C'est ce que j'appelle le *grand bain informationnel* : les événements provoquent des remous immédiats d'un bout à l'autre du monde. Il y a aussi des *effets de vitrine globale* : via Facebook, ou Youtube, un habitant du Sahel peut voir comme s'il y était le mode de vie d'un New-Yorkais, mais il n'y est pas, il y a une vitre infranchissable. Loin des théologies, c'est dans ce vivier de frustration et de colère que puisent les organisations terroristes. C'est un marché global de la terreur.⁴

L'Etat islamique en tire largement profit...

A la différence d'Al-Qaeda marqué par une démarche idéologique, l'Etat islamique (EI) est dans une logique de marché, avec un marketing à base de mises en scène d'exécutions parfaitement orchestrées, permettant de promouvoir un label de la terreur. N'importe quel groupe ou individu qui cherche à se rebeller, à se venger, peut se revendiquer de l'EI en adhérent à sa charte esthétique, à ses slogans. Il bénéficiera alors d'une publicité immédiate tout en démultipliant la présence de l'Ei

Raphael Logier, science po Aix, Liberation, 10 janvier 2016

b) « le double lien » sécurité liberté

1) guerre diffuse

Nous sommes aujourd'hui loin des guerres⁵ dites « conventionnelles ». Mais comment caractérisez les nouveaux conflits ?

⁴ Ce qui pose le pb d'une gouvernance mondiale

⁵ Depuis le 13 novembre, l'idée de guerre est utilisée comme un moyen de provoquer un état de panique générale - de panique calme, mais paniquée quand même. Le pays a été sidéré par les tueries ; il ne se savait pas menacé ; il ne savait même pas que la France bombardait l'Irak et la Syrie. Il a donc été facile pour le pouvoir de lui faire prendre des vessies pour des lanternes et de prétendre que la France allait, à cause de ces tueries, commencer à bombarder Daech en représailles : parce que Daech nous avait attaqués
Christine Delphy

Il faudrait refonder ce concept de guerre. Le terrorisme n'en retient qu'une seule caractéristique : l'emploi d'armes létales contre des populations déclarées ennemies. Mais le terrorisme ne relève ni de la guerre interétatique classique ni de la guerre civile, et pas non plus de la guerre totale, même s'il partage avec elle une radicalité dans l'entreprise de destruction. Il relève de ce qu'il faudrait appeler la « guerre diffuse » : une guerre dans laquelle l'ennemi est sans visage, la violence peut éclater n'importe où et viser n'importe qui, de manière aléatoire et discontinue, de façon à diffuser la peur. L'attentat terroriste n'est pas la réalisation d'une menace antérieure. La menace, la terreur dans les cœurs sont son résultat, sa conséquence, son projet.

Mais comment peut-on résister à ce que vous nommez des « guerres diffuses » ?

Dans un premier temps, la réponse ne peut être qu'une réponse en forme de renforcement des mesures de sécurité. Je crois cependant dangereux d'opposer comme on le fait trop systématiquement « sécurité » et « liberté ». Il faut plutôt concevoir la nécessité d'un arbitrage entre deux formes de sécurité : la sécurité policière⁶, une sécurité de « conservation » des personnes, et la sécurité judiciaire qui garantit nos droits et nos libertés fondamentales. La première ne doit pas asphyxier la seconde. Trop de sécuritaire tue la sécurité.

Frederic Gros , sc po paris, le monde , 23 nov 2015

2) La lutte contre le terrorisme et les droits fondamentaux

Selon le sociologue Michael Humphrey, l'actuelle lutte contre le terrorisme illustrerait une politique de sécurité nationale qui manquerait d'imagination politique, car elle est « piégée par le discours du risque futur qui devient un principe organisateur. Il n'offre pas d'avenir mais est ciblé sur un sentiment de sécurité très individualisé ». Pour lui, le retour aux droits fondamentaux, progressivement écartés au nom de la lutte contre le terrorisme, fournirait un moyen de ré-imaginer l'avenir sur la base d'un ensemble de valeurs partagées et de droits pour tous⁷. Rejetant cette conception, les utilitaristes/réalistes opposent à l'abstraction⁸ des droits fondamentaux leur approche qui serait indiscutable, car fondée sur des faits concrets. Ces deux approches sont incompatibles. Sylvia Preuss-Laussinotte, EU article terrorisme

Sans doute. Nous avons élu le président qui a ordonné les frappes contre la Syrie, donc nous sommes tous responsables. Mais le flou règne entre la culpabilité politique et la culpabilité sociale. La France n'est pas seulement coupable de ce qu'elle a fait mais aussi de ce qu'elle est. On retrouve d'ailleurs ce raisonnement au sein de l'extrême gauche lorsqu'elle reprend stupidement à son compte cette « justification ». C'est une propriété remarquable de l'Occident qu'il y ait toujours des gens pour se sentir coupables de ce qu'ils sont, ou plus exactement, pour déclarer leurs voisins coupables ! M Gauchet

⁶ Mais la prétendue « guerre contre le terrorisme » désigne en réalité le travail de la police – et les règles d'engagement ne sont pas les mêmes pour la police et pour l'armée. Tout d'abord, le principe de proportionnalité ne s'applique pas à la police : pour elle, faire cinq morts au cours d'une poursuite lancée pour capturer un terroriste de première importance serait perçu comme un usage excessif de la force. Pour leur part, les soldats peuvent faire des calculs de ce genre en zone de guerre (bien qu'ils les fassent souvent de travers), mais la police n'y est pas autorisée en zone de paix. Tout aussi essentiel, la police doit opérer dans le cadre de la Constitution, car elle défend simultanément la vie et la liberté de ses compatriotes. Elle ne peut sacrifier ni l'une ni l'autre, et il revient aux citoyens de contrôler son mode de fonctionnement en même temps qu'ils recherchent sa protection m walzer prof princeton

⁷ L'homme des droits fondamentaux et universels peut sembler abstrait, puisqu'il n'a pas de visage, pas de religion, pas de territoire, qu'il n'est situé ni dans le temps ni dans l'espace, mais il faut nécessairement qu'il en soit ainsi pour que celui qui n'a pas de visage, l'être que l'on torture, puisse s'y reconnaître Sylvia Preuss

⁸ Les concepts universels semblent porteurs de liberté quand ils sont envisagés d'un point de vue théorique mais, dans la réalité, ils peuvent devenir très répressifs. J'étais à Paris, au printemps 2015, lors de la controverse sur l'exclusion d'une lycéenne en raison de la longueur de sa jupe. Quand j'ai raconté cette histoire aux Etats-Unis, tout le monde croyait que la jupe était trop courte : j'étais obligée de dire qu'elle était trop longue et, surtout, qu'elle était portée par une jeune fille musulmane ! Je crois que la France doit réfléchir à ce concept universel qu'est la laïcité : c'est une bonne notion, bien sûr, mais elle est souvent racialisée et clandestinement chargée d'islamophobie Angela Davis monde 16 janvier